

Si je t'oublie...

Terre de l'origine, perdue et regrettée, Jérusalem est un objet de dévotion pour les Juifs du Moyen Age. Reste que, dans leur grande majorité, ils se sont accommodés de l'exil.

Par Jean-Christophe Attias

L'AUTEUR
Jean-Christophe Attias est titulaire de la chaire de pensée juive médiévale à l'École pratique des hautes études. En 2012, il a publié *Les Juifs et la Bible* (Fayard) ; dirigé *Les Sépharades et l'Europe*. De Maimonide à Spinoza (PUPS) et codirigé avec Esther Benbassa *Encyclopédie des religions* (Fayard, « Pluriel »).

Jérusalem*, « nombril de la Terre ». C'est par là, selon d'anciennes légendes juives, que Dieu a commencé de créer le monde, et à partir de la poussière de ce lieu qu'il a façonné le premier homme. C'est là que Caïn et Abel auraient apporté leurs offrandes, qu'ils se seraient disputés, et qu'aurait été commis le premier meurtre de l'histoire. C'est encore là que Noé, sortant de l'Arche, aurait élevé son autel, qu'Abraham se serait apprêté à sacrifier son fils Isaac, que Jacob aurait rêvé à son échelle. C'est là, enfin, que le roi David aurait acheté son aire à Arauna le Jébuséen, et que Salomon, son fils et successeur, aurait fait construire le Temple*, la « maison de l'Éternel ».

Capitale d'un royaume dont l'Écriture raconte l'histoire mouvementée, lieu de la gloire passée d'un peuple, en même temps que de sa défaite et de sa ruine sous les coups de boutoir des Babyloniens, en 586 av. J.-C., puis des Romains, en 70 ap. J.-C., Jérusalem occupe une place centrale dans l'imaginaire juif médiéval.

La Bible elle-même enjoint d'en entretenir le souvenir : « Si je t'oublie jamais, Jérusalem, que ma

droite me refuse son service ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens toujours de toi, si je ne place Jérusalem au sommet de toutes mes joies ! » (Psaumes, CXXXVII, 5-6). La liturgie quotidienne projette ce souvenir dans l'espérance, lointaine mais indéracinable, d'une restauration du Temple, détruit en 70, et d'un retour des exilés au pays de leurs pères.

Trois fois par jour, c'est tournés vers Jérusalem que prient les fidèles. Et, chaque année, le rituel familial du repas pascal, qui commémore la sortie des Hébreux d'Égypte, s'ouvre par cette formule : « Cette année ici, et esclaves. L'an prochain en terre d'Israël*, et libres », et s'achève par cette autre : « L'an prochain

Dans l'imaginaire juif, Jérusalem est le lieu d'une gloire perdue mais aussi d'une reconstruction à venir

à Jérusalem. »

PAS DE DÉPART COLLECTIF

Si ce souvenir et cette espérance sont constitutifs de la foi juive, celle-ci ne s'y résume pas. La Loi juive elle-même, dès lors que le Temple est détruit et que le culte qui y était rendu est suspendu, n'impose aucun devoir de pèlerinage aux fidèles.

Rares pèlerins
Abraham en marche vers Canaan (enluminure du XV^e siècle). Si la Loi n'impose aux fidèles aucun devoir de pèlerinage en Terre sainte, la Bible enjoint d'entretenir le souvenir de Jérusalem.



Pendant les douze siècles de ce que l'on présente ordinairement comme le long Moyen Âge juif (VI^e-XVII^e siècle), le nombre effectif de Juifs ayant décidé de s'installer en Terre sainte* et de mourir à Jérusalem est resté extrêmement réduit. Pas de mouvement migratoire massif, loin de là. Dans son immense majorité, le peuple juif s'est accommodé de l'exil.

Et si, au XII^e siècle, un Judah Halévi, l'immense penseur juif espagnol, le chantre passionné de Sion*, s'est bien lancé dans un long et périlleux voyage qui devait le conduire à Jérusalem, et qui s'est arrêté, en 1141, aux portes de la Terre sainte, son cas demeure exceptionnel. En réalité, les rabbins médiévaux considéraient souvent avec méfiance, voire avec hostilité, les initiatives de ce genre.

L'exil est un châtement, la dispersion au milieu des nations, une épreuve qui purifie. Il est plus que douteux qu'un Juif soit plus fidèle à sa vocation à Jérusalem qu'ailleurs. Et tant qu'à affronter les dangers d'un périple hasardeux, mieux vaut encore rejoindre quelque centre éminent de la science juive, ce que depuis longtemps la Terre sainte n'est plus. Aucun départ collectif, en tout cas, n'est envisageable avant le temps de la Rédemption.

Chez les Juifs médiévaux, Jérusalem est avant tout un symbole même si la Jérusalem terrestre n'est ni dévalorisée ni occultée et demeure, ici-bas, la porte du Ciel. De l'idéalisation à l'allégorisation, il n'y a qu'un pas. La Terre sainte et la Ville sainte* sont de moins en moins elles-mêmes, pour être de plus en plus autre chose qu'elles-mêmes. Les mots par lesquels on les nomme traditionnellement en viennent à désigner d'abord des réalités mystiques ou philosophiques indépendantes.

Chez un Abraham Aboulafia, au XIII^e siècle, le mot Jérusalem désigne ainsi d'abord un état de conscience supérieur. Car la véritable Jérusalem, c'est l'intellect humain, la véritable Terre sainte, c'est le corps de l'homme lui-même, comme réceptacle de la prophétie. Alors que la Jérusalem terrestre comme lieu de culte idéal pour Israël joue encore un rôle essentiel dans d'autres courants de la mystique juive, elle disparaît ici au profit d'un monde purement spirituel, intérieur et individuel.

La présence, voire la fréquence, dans un document juif médiéval, de termes comme Sion, Jérusalem ou terre d'Israël ne signifie pas *a priori* l'attachement de son auteur aux lieux concrets que



Une espérance
Une famille réunie pour célébrer la Pâque juive. Chaque année, ce rituel commémore la sortie des Hébreux d'Égypte et s'achève par la formule : « L'an prochain à Jérusalem. » (Miniature d'un livre de prières, XV^e siècle).

ces mots désignent originellement.

La poésie hébraïque sacrée, par exemple, est saturée de références à Sion. Expriment tantôt la souffrance de la destruction et de l'exil, tantôt l'espoir de la restauration et du rachat, elle est le véhicule incontestable d'une nostalgie profonde. Nostalgie de Jérusalem, sans doute, mais plus précisément encore de son Sanctuaire, ce lieu de l'innocence périodiquement recouverte : c'était là que les sacrifices et le rituel solennel du Grand Pardon faisaient gagner au peuple l'expiation de ses fautes. Tranquillité, paix de l'esprit, sentiment merveilleux du pardon des péchés : tout cela manque désormais. Mais la prière est là, justement, pour tenter de combler ce manque, pour remplacer le sacrifice et assurer le pardon.

Dans la poésie profane, l'ambivalence observée est plus flagrante encore. Cette poésie fait plus de place que la production liturgique à la subjectivité de ses auteurs, ce qui la rend d'autant plus précieuse. Or qu'observe-t-on ? Que la terre d'Israël et la Ville sainte y sont souvent avant tout une image. Symbole de la sagesse perdue des temps anciens. Métaphore appliquée à tel prestigieux chef d'académie dont la mort est perçue comme une nouvelle destruction du Temple.

Un poète comme Moïse ibn Ezra (mort après 1135) aura bien recours à l'imagerie de l'exil... non pour évoquer l'exil de son peuple, pourtant, mais son propre départ d'Andalousie pour la Castille ! Et lorsqu'il reprendra la célèbre formule des Psaumes déjà citée (« Si je t'oublie jamais, Jérusalem... »), ce ne sera pas pour exprimer son indéfectible attachement à la terre ancestrale mais pour souligner la fidélité de son souvenir à Grenade et aux amis

Note
* Cf. lexique, p. 110.

Pendant douze siècles, très peu de Juifs, finalement, ont décidé de s'installer en Terre sainte et de mourir à Jérusalem

qu'il y a quittés...

Jérusalem* est si loin, et son Temple est en ruine. Soit ils deviennent des symboles, soit ils sont remplacés par des réalités plus tangibles. Au Moyen Âge, en monde ashkénaze, particulièrement en Europe centrale, on observe ainsi une tendance à doter les synagogues d'attributs évoquant le Sanctuaire. La niche contenant les rouleaux de la Loi est appelée Arche* sainte, comme l'arche qui abritait les tables de la Loi dans le Temple. Elle est couverte d'un voile appelé *parokhet*, comme le voile qui séparait le saint du saint des saints*. Un grand candélabre à neuf branches pour Hanoukka* est placé au sud de l'Arche, rappelant le candélabre à sept branches installé dans le Temple.

Et si, selon certains, Jérusalem est appelée, à la fin des temps, à s'élever au point de toucher le trône de la gloire divine et à s'élargir jusqu'à atteindre les portes de Damas, selon d'autres, les synagogues de la Diaspora sont des temples miniatures qui seront emportés, avec les exilés, à Jérusalem.

UN LIEN PARADOXAL

Certaines légendes relatives à la synagogue de Prague *Altneuschul* (« ancienne-nouvelle », achevée vers 1270) soutiennent, quant à elles, qu'une des pierres du Temple fut intégrée à ses fondations, et qu'à la venue du Messie, lorsque la synagogue partira pour Jérusalem, cette pierre viendra tout naturellement retrouver sa place dans le nouveau sanctuaire. Ainsi le Juif qui aujourd'hui foule le sol de sa synagogue foule-t-il comme par anticipation le sol de la Cité sainte.

Au cœur même de l'exil, tout lieu juif de quelque importance, que cette importance soit réelle ou mythique, voit rejaillir sur lui un peu de la gloire de la Jérusalem originelle : Kairouan, Tolède, Salonique (Thessalonique), Francfort-sur-le-Main, Prague, Vilnius... Toutes les métropoles juives ont, un moment ou l'autre, revendiqué le titre de Jérusalem intérimaire et provisoire.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la mythologie littéraire autour du *shtetl* (« petite ville » en yiddish), la bourgade juive d'Europe orientale, consacrait un type semblable d'équivalences. Domicile temporaire des exilés de Jérusalem, le *shtetl* est une Jérusalem-en-exil. Sa destruction même, dans les flammes, est interprétée par les romanciers qui l'évoquent comme un maillon de plus dans la longue chaîne des désastres juifs majeurs, espèce de duplication de la ruine du Temple – à moins qu'elle n'augure, évidemment, plus qu'un exil, un nouvel exode libérateur.

Jusqu'aux premiers efforts déployés au XIX^e siècle en vue d'un retour concret, collectif, politique, sur le sol ancestral, les Juifs ont tissé avec la Terre



LE TEMPLE À PRAGUE

Selon certaines légendes, une des pierres du Temple de Jérusalem aurait été intégrée aux fondations de la « synagogue ancienne-nouvelle » de Prague achevée vers 1270. À l'origine, son nom était « nouvelle synagogue » (*Neuschul*). Elle est devenue « ancienne-nouvelle » (*Altneuschul*) lorsque, au XVI^e siècle, d'autres synagogues furent construites à Prague. Ce nom a inspiré à Herzl, le fondateur du sionisme politique, le titre de son roman *Altneuland* (« Terre ancienne-nouvelle »), évocation utopique d'une Palestine juive reconstruite (1902). Lorsqu'il traduisit l'ouvrage en hébreu, Nahum Sokolow rendit *Altneuland* par... « Tel-Aviv », littéralement « le tell du printemps », le nom d'une localité babylonienne citée dans la Bible qui évoque à la fois l'accumulation des ruines de civilisations successives (tell) et l'espoir d'un nouveau (printemps). C'est ce nom qui fut donné, en 1910, à la première nouvelle « ville hébraïque » de Palestine. J.-C. A.

et la Ville saintes des liens paradoxaux, marqués par une tension persistante entre leur incapacité d'être vraiment là où ils étaient, et où, souvent, on ne leur reconnaissait pas vraiment le droit d'être, et leur incapacité de renoncer à être là où ils n'étaient pas, plus ou pas encore.

Le lieu auquel il aspire, le lieu naturel vers lequel le porte toute sa nostalgie et où il pense avoir quelque chance de se sentir chez lui, le lieu par lequel il veut bien être défini, le Juif médiéval l'appelle ainsi spontanément Jérusalem, Sion, ou terre d'Israël. Ce seront parfois la Jérusalem, la Sion et la terre d'Israël d'ici-bas, mais épurées, magnifiées, glorifiées, suspendues dans le temps, images visibles de sa propre gloire cachée, et signes rêvés d'un privilège que la réalité lui dénie.

Mais ce seront aussi parfois des patries d'une autre nature, et en un sens plus accessibles : telle force cosmique dont dépend le sort de ce bas monde, l'état de conscience de l'homme libéré des entraves de sa condition terrestre, la synagogue où l'on va prier, la cité où des maîtres prestigieux enseignent la parole de Dieu.

Dans le cœur, comme dans les écrits du Juif médiéval, Jérusalem n'est donc jamais aussi présente ni aussi absente qu'on est tenté de le croire. On ne saurait s'en étonner : tandis que la réalité et la durée de l'exil creusent indéfiniment la distance, la conscience de l'exil, elle, approfondit indéfiniment la nostalgie. n

